

CARNETS DE LOUIS ROBACH

présentés et annotés par Jean Ritter

Cet ouvrage reproduit les carnets manuscrits de Louis Robach relatant ses seules excursions dans les Pyrénées à l'exclusion de ses voyages lointains, et une sélection de ses œuvres photographiques réalisées à leur occasion.

Sa passion pour la montagne conduit naturellement Louis Robach vers ses acteurs principaux. Dès les premières pages, le comte Russell pose au seuil de ses grottes de Bellevue pour accueillir le jeune homme intrépide dans son domaine du Vignemale. Plus tard, le docteur Jean Arlaud et Raymond d'Espouy feront une place aux réunions de la Tour de Mayrègne au pyrénéiste notoire qu'il est devenu.

Personnage authentique, discret mais sans détour, Louis Robach sortait de la foule et frappait les imaginations. Il attachait une grande importance aux récits de ses excursions. C'était une partie de sa vie, au même titre que sa collection de plaques photographiques

La caractéristique principale de ces relations est d'avoir été composées à chaud. Il écrivait le soir ou le lendemain de son retour, et il fit cela pendant plus de cinquante ans, de 1899 à 1958. Ces carnets nous offrent ainsi, sur plus d'un demi-siècle, des instantanés successifs sur l'approche et l'état de la montagne, les moyens d'accès et leur évolution, l'arrivée de l'automobile et du ski, et nous montrent la vie telle qu'elle était alors et telle qu'elle n'est plus.

Il nous a laissé carnets et plaques photographiques. Cela serait le trahir sa mémoire que d'en rester à ses seuls carnets, car la photographie est un aspect essentiel de sa vision de la montagne et de ses excursions elles-mêmes. Ses clichés sont le résultat d'une conquête, d'une conquête difficile, soutenue par la passion. Les plaques de verre qui les pérennisent ont été portées tout au long de la course dans un sac spécifique noué autour du cou, qu'on pourra remarquer sur quelques-uns d'entre eux.

L'objectif principal de ce livre est de faire revivre et de transmettre cet ensemble, l'écriture et les images qui y sont liées.

Deux volumes in quarto (210 × 297 mm), d'environ 575 pages + 645 pages avec 450 illustrations, pour la plupart des photographies en noir et blanc de Louis Robach, aux éditions Vox Scriba®.

**Tirage unique de 100 à 150 exemplaires réservés aux souscripteurs
dont 20 exemplaires réservés par l'éditeur.**

Lancement de l'impression pour le tirage si 80 souscriptions.

Parution prévue automne 2023

Le commencement en est fort rapide, on hésite même à continuer en lisant sur le roc cette inscription au minivan : « Entrée facile ». On constate bientôt qu'elle est l'aurore d'un fardeau, le vertige seul est à craindre. Suivant les conseils du guide Jeanne, nous posons des crics pour éviter ceux qui pourraient se trouver au-dessus de nous et dont la marche pourrait causer des chutes de pierres. Cette escalade faitigerie dure plus d'une heure et nous aurons sans doute coté le double de temps sans les nombreux traits rouges placés contre les rochers pour indiquer les passages parfois acrobatiques.

Tout à coup, je distingue une voix qui répond à nos appels, encore dix minutes et nous distinguons trois silhouettes comme la façade noire de l'abri; ce sont les acclimatés de Tagnières à qui nous nous présentons : le docteur Verdun de Tagnières, chef d'ascension, et M. Aubry de Toulouse, accompagnés du guide Souli de Gèze. Notre petite caravane comprenant 5 personnes représente presque toutes les branches du personnel médical : un professeur de faculté, un docteur, un étudiant en pharmacie et un dentiste; il ne manque que la sage-femme.

À défaut du Mont-Perdu, caché par les nuages, le refuge attire mon attention; c'est une voûte de pierres fermée aux extrémités et recouverte de goudron, une solide porte de fer, deux lucarnes et la cheminée d'un échappage une fumée bleueâtre. J'admire l'initiative de ceux qui l'ont fait construire et de ceux qui ont monté les matériaux.

La statue de la Vierge scellée sur une pointe de roc dominant le refuge pèse à elle seule cinquante kilos.



Fig. 3 - Excursion 5 - 23 août 1900
Souli, Verdun, Dupin et Aubry à Tagnières

Nous sommes sur la frontière espagnole; du côté sud la pente est encore plus rapide, un ravin escarpé descend jusqu'à la rive d'un lac dont la surface est en grande partie

couverte de glace. Là se borne la vue, tout est masqué par le brouillard et c'est à cette circonstance que nous devons d'être tous sains. À l'intérieur de l'abri, je vote avec surprise un lit de camp garni de paille, un placard, une table et sous la cheminée un grand pot au feu d'où s'échappe une savoureuse odeur de bouillon gras. Nos camarades avaient eu soin de monter du bœuf, des légumes et un énorme gigot de mouton qui fait en ce moment les frais de la soupe.

La table est mise avec cinq couverts, les gobelots et la vaisselle en fer émailé bien portent la marque du Club alpin. On les arrose dans un placard dont la porte de fer les soustrait à la rapacité des vagabonds espagnols.

À midi nous faisons honneur à la cuisine du guide. Tout en attendant nos appétits aguichés par six heures d'ascension nous causons du chemin fait et de celui qui reste à faire. Comme le ciel ne se découvre pas aujourd'hui, le chef d'ascension trace l'emploi du temps pour la journée de demain.

Le guide propose d'utiliser Tagnières-ridet en allant jusqu'à la crête du cirque de Balas. L'idée étant admise par tous, nous profitons de la descente au lac pour faire provision d'eau et laver la vaisselle.

En suivant la rive nous trouvons une pente de neige glacée qui descend jusqu'à l'eau. Le guide y taille des marches avec son piolet pour nous faciliter la traversée de ce mauvais passage. En vingt minutes nous sommes au bord du cirque qui termine la vallée de Balas. Les nuages qui nous enveloppent ne nous permettent de rien voir; ils s'éclaircissent cependant et pendant une minute nous laissons admirer la vallée gigantesque au fond de laquelle serpente le Rio Circa à 1 200 mètres de profondeur. Notre attente d'une seconde éclaircie reste infructueuse, il nous faut rentrer pour ne pas être saisi par le froid. Le brouillard s'est épaissi au point que nous nous ignorons; chacun de nous doit reconnaître une seule roche ou une plaque de neige et 20 minutes s'écoulent pour retrouver le lac Glacé, à peine distant de 500 mètres...



Fig. 4 - Excursion 5 - 23 août 1900
Souli, Dupin, Aubry et Verdun regagnant Tagnières

C'est bien le splendide panorama que j'attendais, aussi j'y utilise toutes mes plaques en suivant la crête et les pics ~~Mont-Perdu~~ ~~Barbas~~.

De ce dernier pic, la descente sur la vallée de Laspornas est facile, les pentes sont couvertes de bonne neige sur laquelle je file à 200 mètres plus bas en 5 minutes; au-delà le sentier n'est pas régulier, de temps à autre il se divise et disparaît de sorte que j'arrive au torrent du faîte de pont, je traverse difficilement. Le sentier suit un torrent à rive droite et disparaît à l'emplacement d'une passerelle; encore un bain de pied pour revenir sur la rive gauche, c'est par bonheur le dernier car l'embouchure du ~~torrent~~ ~~torrent~~ a 25 ans après le départ du ~~torrent~~. Comme mon horaire portait une demi-heure pour ce trajet inconnu, il ne me reste plus assez de temps pour faire 15 kilomètres de route avant le départ du train; il me faut donc rencontrer une voiture et surtout un volancier serviable, ce que je n'attends guère.

La vallée de Laspornas avec ses 20 kilomètres est toujours bien longue aux secours d'ascension, elle me le paraît plus encore dans l'attente de la voiture problématique; 2 heures s'écoulent et l'automobile paraît sans l'avoir rencontrée; il me reste 25 minutes pour 5 kilomètres, ce qui n'est pas possible avec un sac et deux journées de marche.

Pour rentrer à Condren demain matin, et si le fait absolument, je dois continuer à pied jusqu'à Tarbes, soit 27 kilomètres. Hâtivement faite, je décide de serrer et coucher ici en recommandant bien à madame Milon de m'appeler ce soir à 11 heures avant de se coucher.

Le son du départ trouble mon sommeil; au premier réveil il est 5 heures, au second 9 heures; au troisième réveil moi et la patronne m'a oublié! Je m'habille en silence, et rapidement qu'à minuit je ferme la dernière porte.

Il n'y a pas à s'arrêter pour faire 27 kilomètres en 5 heures avec sac au dos. Tous les 5 kilomètres, j'allège mes épaules pendant quelques minutes pendant lesquelles je regarde les étoiles. Que je trouve infime la longueur de ma route en la comparant à la distance de ces points lumineux, et fois en apparence que la vie d'un homme ne suffit pas à observer leur déplacement, et qui cependant coulent dans l'espace à des vitesses fantastiques.

La brillante étoile Arcturus qui brille en ce moment, se déplace de 300 kilomètres par seconde; une autre étoile voisine, le N° 1820 de la grande Ourse fait 600 kilomètres; 2 millions par heure! L'esprit humain reste confondu en face de ces chiffres.

Tandis que ma pensée erre dans l'espace sans borne, j'oublie qu'il en existe sur la route de Tarbes pour marquer les kilomètres et que celle sur laquelle je suis assis n'est que la quinzième. Encore 2 heures 20 de marche et je suis à la gare.

Il était temps, 4 minutes plus tard le train partait.

Le soleil paraît et éclaire les montagnes qui s'éloignent; le train file sur l'Armagnac et j'achève dans mon coin la révéra interrompue.

35
Mont-Perdu en été, 4^e assaut
3 au 5 juin 1906, avec MDM l'abbé Gaucier, Falaise, Porter

2 juin - Lourdes - 5 heures du matin.
À l'arrivée du train de Tarbes, 2 touristes descendent; ce sont les Falais qui vont à Gavarnie, permit moi se trouvent 2 étoiles; les camarades du dernier assaut pour le Mont-Perdu.

À Luz nous prenons un break pour éviter les 19 kilomètres de route et midi arrive quand nous entrons à l'hôtel de Gavarnie. 35

35 l'hôtel des Voyageurs, aux Grands-Bains.



Fig. 161 - Excursion 55 - 3 juin 1906
Montée à la brèche de Roland



Fig. 162 - Excursion 55 - 3 juin 1906
Tour et Caque du Marbous

Cette fois, mon conseil de partir le même jour est accepté; vers 2 heures la caravane est en route, précédée d'un mulet qui porte nos bagages. La neige commence à 1 700 mètres, elle